

L'EDEN

Un film de Andrés Ramirez Pulido

les inRockuptibles

Un impressionnant coup d'essai, riche en trouvailles formelles, qui confirme la vitalité du jeune cinéma colombien

Eliu, à peine adolescent, tue un homme, qui n'est même pas celui qu'il visait. Pour ce crime absurde, on l'envoie croupir dans un centre de détention au plus profond de la forêt vierge, avec d'autres délinquants de son âge. Prisonnier d'une vie de quasi-esclave, loin de tous les regards du monde, il tente peut-être de se reconstruire, à moins qu'il attende simplement que la vie se déroule - il est trop taiseux pour qu'on puisse le deviner.

À cause d'un certain cliché de cinéma latino-américain sur l'enfant violent des rues, gouaillier et adultifié, incarné essentiellement par *La Cité de Dieu* mais qui a laissé dans l'imaginaire collectif une empreinte forte, on pourrait faussement croire que l'on connaît déjà les ados de *L'Éden*. Andrés Ramirez Pulido revendique pourtant d'avoir justement voulu prendre à revers ce cliché. Si ses ados sont captivants, c'est essentiellement parce qu'ils sont impénétrables, et le principal travail de son film consiste à se poser aussi longuement que nécessaire devant leur opacité, à sonder leur langueur : que pense Eliu de son crime ?

Récompensé l'an dernier d'un grand prix de la Semaine de la critique à Cannes, ***L'Éden* place d'emblée son réalisateur dans une catégorie assez élevée du paysage. Car outre la grande maîtrise formelle du film, tout en fixités sculpturales et en profondeurs sonores nappant les scènes d'une tension indicible, il faut aussi et surtout saluer la distance parfaite que le réalisateur pose avec ses sujets, et le sentiment de pure vision qui se dégage du résultat.** Ramirez Pulido a inventé un décor (une hacienda délabrée) qui n'a rien d'une prison mais parvient à nous faire croire qu'elle en est une, sans murs ni barreaux sinon la forêt et la torpeur.

Dans ce lieu abstrait et paradoxal, son portrait de jeunesse a quelque chose lui aussi d'assez rêvé, voire symbolique : plus qu'une peine à purger, c'est tout un rapport enfoui à leur propre violence auquel sont ici venus se confronter ces jeunes garçons dont certains ne sont pas loin d'avoir littéralement "tué le père". Sans non plus boudier l'effet de sidération propre à ces scènes où des enfants se mettent à crâner sur leur vie de meurtrier et leurs trips psychédéliques, le film parvient finalement à être beaucoup plus que cela. Il marque la naissance d'un réalisateur et confirme, dans le sillage de Ciro Guerra, la vitalité d'un certain cinéma colombien épris de formalisme placide et de puissance d'incarnation.

Théo Ribeton

L'EDEN

Un film de Andrés Ramirez Pulido

Le Monde

**Le représentant d'une cinématographie d'Amérique latine
qui se distingue régulièrement par des œuvres remarquables**

Une semaine après *Un Varon*, du Colombien Fabian Hernandez, c'est au tour de *L'Eden*, d'Andrés Ramirez Pulido, d'entrer en scène. Cette proximité entre les deux titres, dans un contexte où la distribution du cinéma non américain en France est moins florissante qu'auparavant, signale une cinématographie d'Amérique latine qui se distingue régulièrement par des œuvres remarquables. Des œuvres distribuées en salle, telles que *La Barra* (2009), d'Oscar Ruiz Navia, *La Société du feu rouge* (2010) de Ruben Mendoza, *La Sirga* (2012) de William Vega, *La Terre et l'ombre* (2015) de César Acevedo, ont suscité le constant intérêt des cinéphiles.

A l'instar de la société qui les produit - convulsée par la guerre civile, le trafic de drogue et la pauvreté -, ces films sont travaillés par une violence toxique. C'est encore le cas de *L'Eden*, qui nous plonge dans une sorte de colonie pénitentiaire pour mineurs délinquants, installée en pleine jungle colombienne, où deux méthodes, l'une purement répressive, l'autre expérimentale et douce, sont incarnées par le féroce gardien-chef et par un thérapeute illuminé.

Eliu et El Mono, deux adolescents sous substance, qui, voulant assassiner le père du premier, ont occis un parfait inconnu, s'y retrouvent dans la torpeur de la jungle tropicale, soumis à un programme inspiré de la méditation transcendante. Le premier cherche à s'amender, le second à se faire la malle.

Antinaturaliste, onirique, ce film nous emmène loin de l'ultraviolence des rues de Bogota. La jungle touffue, la méditation, la reconstitution du crime qui ne dénoue rien d'un acte commis dans un délire alcoolisé et dont il ne reste que le blanc stuporeux de la conscience, la famille de la victime qui cherche à se venger dans une sorte de malédiction du cercle de la violence, la sourde haine qui fait se lever les fils contre des pères violents et démissionnaires, la recherche aveuglante de l'expiation: voilà autant de motifs qui se déploient dans le film. Appelons cela le réalisme magique.

Jacques Mandelbaum

L'EDEN

Un film de Andrés Ramírez Pulido

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

Un petit joyau dont la lumière reste longtemps collée à la rétine

On ne sait pas si Andrés Ramírez Pulido admire Sergueï Paradjanov, mais son premier long-métrage comme son protagoniste portent les traces de *La couleur de la grenade* : Eliú a du sang sur les mains et son crime lui vaut un internement dans un centre de détention pour mineurs, niché dans la jungle colombienne, à mi-chemin entre le camp de redressement et la retraite dépurative, des séances de méditation thérapeutique étant administrées aux jeunes délinquants entre deux travaux de terrassement – du relief comme des corps récalcitrants. On observe alors une jeunesse en chantier, le film documentant le labeur de ses personnages en même temps qu'il met ses acteurs amateurs à contribution.

L'Eden interroge donc la croyance carcérale, ajoutant le soigner au surveiller et au punir, associant le guérisseur de l'âme au geôlier des corps, et expose son épouvantable promesse : puisqu'il existe une maladie criminelle et une tare civilisationnelle, il faut l'éradiquer, dans un souci de purification sociale. Pour permettre une éventuelle réincorporation de ces brebis galeuses au sein du collectif, le vice doit être extirpé de leur psyché défaillante. L'existence même du camp fixe géographiquement et ontologiquement ces jeunes hommes comme marginaux, scellant leur appartenance à un groupe indifféremment criminel, c'est-à-dire à la lie ultime. Andrés Ramírez Pulido, intelligemment, s'attache donc à en décrire l'organisation et la structure, conscient que ce traitement ordonné de l'élément subversif découle d'un projet politique, mêlant surveillance, hygiénisme et éducation missionnaire.

De cette hypothèse cauchemardesque, le film retient – c'est sa grande qualité – la possibilité d'une résistance, tout entière contenue dans le secret originel d'Eliú, logé au fond d'une anfractuosité. L , au sein du cœur sanglant de la terre matricielle bat le pouls diffus, mais continu, du mystère. Par une nuit profonde, Eli  descend dans la grotte du crime, alors transformée en tombeau de la résurrection. **Le renversement des valeurs touche au sublime**, puisque c'est justement par le meurtre, par la culpabilité comme marque indélébile, que l'humanité de l'adolescent est finalement réaffirmée. Le sang sur les mains ne désigne plus le monstre, mais le frère. Si le camp servait à le défaire de son individualité, à le refabriquer selon une norme homogène, la renaissance d'Eli  le forge à nouveau selon son image véritable, l'autorisant à reprendre le fil d'une vie longtemps interrompue.

Corentin Destefanis Dupin

L'EDEN

Un film de Andrés Ramirez Pulido

Le Journal du Dimanche

En Colombie, dans un étrange centre pour mineurs, Eliu est détenu avec d'autres adolescents coupables comme lui de crimes ultra-violents. Tous sont soumis à de curieuses thérapies de groupe et encadrés par des zigues pas tous nets... **Primé à la Semaine de la Critique à Cannes, ce premier film captive, situant son action interlope dans une jungle tropicale luxuriante, magnifique mais crépitante de sons inquiétants. Inattendu, déroutant, cette singulière histoire de violence ancrée et de rédemption incertaine impressionne par la précision de sa mise en scène et la prégnance de ses images entre zones d'ombres et puits de lumière.**

Alexis Campion



Un centre de reconstruction morale et civique pour adolescents violents au cœur de la forêt colombienne. Deux éducateurs, dont l'un avec un fusil, sont en charge de jeunes garçons sortis de la rue et en attente de jugement. Rééduqués par la parole dans des thérapies de groupe, et par le travail, ils nettoient et réparent une hacienda abandonnée, comme pour se nettoyer et se réparer d'un passé criminel. Eliu, jeune homme sombre et secret, accepte vaillamment les dures conditions de cette incarcération à ciel ouvert, mais lorsque El Mono, son ancien compagnon de misère arrive dans le centre, c'est tout le passé qu'il tentait d'oublier qui ressurgit. Le réalisateur utilise avec intelligence son décor naturel, bâtiment délabré, grotte labyrinthique et nature envahissante, pour nous raconter son pays, la Colombie, et sa violence systémique qu'il est difficile de quitter. **Avec L'Eden, film sombre et contemplatif à la réalisation originale, nous assistons à la naissance d'un cinéaste.**

Philippe Hugot

L'EDEN

Un film de Andrés Ramirez Pulido

du fiches cinéma

**Un premier film poignant, dans lequel
la mise en scène est au service d'acteurs non professionnels bluffants**

Dès les premiers instants de *L'Éden*, on ressent l'influence manifeste des romans de Jean Genet. Ce groupe d'hommes évoluant dans la forêt amazonienne est comme une colonie de détenus juvéniles, à l'instar des héros maudits du *Miracle de la rose*, texte sulfureux de 1946 où l'auteur français narrait la violence assénée aux délinquants mineurs. Comme chez Genet, on est ici en-dehors des villes, loin de tout rapport social classique, dans une micro-société régie par des règles qui lui sont propres, et où la brutalité, tapie dans l'ombre, menace d'exploser à tout instant.

C'est particulièrement patent quand intervient le frère du personnage principal, Eliù, qui ramène celui-ci à son passé et à sa condition d'aîné dans une fratrie qui, depuis son retrait contraint, n'a plus d'existence véritable. Les dialogues, d'une grande sobriété, trahissent l'écart qui s'est créé entre les frères, le plus jeune ne reconnaissant plus l'autorité du plus âgé, l'absence de ce dernier lui ayant permis de gagner son autonomie en endossant le rôle, laissé vacant, d'aîné.

Tout le talent d'Andrés Ramirez Pulido est d'avoir réussi à orchestrer cette tension hors du monde, avec une image qui avive le sentiment d'étrangeté de chaque plan. Crimes et délits sont laissés hors-champ, mais semblent être comme imprimés sur les corps de ces jeunes hommes hantant des lieux faits pour eux, et dont ils sont à la fois les captifs et l'âme.

Le motif de la forêt, loin du cœur des villes colombiennes, confère un aspect intemporel au film, qui pourrait se dérouler à peu près à n'importe quelle époque, tourne autour de thématiques universelles, et dans lequel brillent de magnifiques jeunes acteurs débutants qui donnent à l'intrigue toute son âpreté.

Florent Boutet

L'EDEN

Un film de Andrés Ramirez Pulido



Une œuvre fascinante

L'Eden s'ouvre sur un prologue d'une très grande rigueur formelle, entre stylisation et approche documentaire, qui s'apparente à un cauchemar au cœur des ténèbres. Deux adolescents livrés à eux-mêmes, El MoNo et Eliu, sous drogues et alcools, s'apprêtent à commettre un meurtre. L'atmosphère funèbre et pesante est servie par un montage redéfinissant une temporalité insaisissable, entre ellipses et durée des plans, faisant presque basculer le film dans un espace quasi surnaturel, proche d'un fantastique indicible, lié à un léger décalage.

L'éden promis n'est pas ce havre de paix attendu, ce lieu de reconstruction, mais un centre de réinsertion aux méthodes musclées situé en pleine forêt équatoriale, échappant à plus d'une reprise au prisme du réel. Les adolescents survivent dans un endroit hostile, champ d'expérimentation dirigé par un cerveau aussi déséquilibré que curieusement sincère, Alvaro, animé par une volonté de bien faire, épuisant les adolescents physiquement et psychologiquement.

Le premier long métrage d'Andrés Ramírez Pulido jette un trouble dans cet univers violent, à la fois insoutenable et protecteur, à travers la figure ambivalente du chef des lieux, mi-tortionnaire mi-éducateur, qui semble être investi d'une mission absurde, sauver ces jeunes d'eux-mêmes, les remettre dans le droit chemin pour qu'ils ne finissent pas comme lui. C'est l'aspect le plus passionnant du film, cette suite d'entraînements qui culmine lors d'une scène impressionnante où Alvaro, dans une logique insensée, se confronte à sa propre impuissance et ses pulsions de mort. D'autant que ce personnage fort est incarné par un comédien exceptionnel, au jeu physique et habité, Miguel Viera, aperçu dans *Les Oiseaux de passage*.

La mise en scène est inventive, attentive au cadre et à la lumière, créant un climat oppressant et insolite. Andrés Ramírez Pulido parvient à nous faire ressentir toute la brutalité et la sauvagerie des rapports humains par sa manière de filmer les corps, prisonniers d'un décor naturel asphyxiant. **La qualité de la texture sonore, discrètement renforcée par une envoutante musique électronique, participe à la réussite du film.** *L'Eden*, allégorie puissante d'un système étatique colombien qui déshumanise les individus, est une œuvre fascinante qui prouve la bonne santé du cinéma colombien.

Bruno Piszczorowicz et Olivier Rossignot

L'EDEN

Un film de Andrés Ramirez Pulido

AVOIR ALIRE

Une première œuvre dense, belle et cruelle à la fois

La séquence est furtive, brutale, celle de deux adolescents des rues qui se préparent à tuer en avalant des litres d'alcool et que l'on voit, quelques secondes plus tard, à bord de leur mobylette, brûlés par le sang, un corps inanimé entre eux deux. *L'Éden* est le récit de leur réinsertion en plein cœur de la forêt équatoriale. Les méthodes rééducatives sont pour le moins discutables. Les adolescents sont hébergés dans des conditions des plus précaires et subissent des exercices thérapeutiques étranges, quand ils ne sont pas consignés à exécuter des travaux forcés. La justice s'exerce dans une froideur absolue, peu soucieuse de l'intégrité physique et psychique de ces gosses des rues qui ont grandi sans repère ni affection.

L'Éden n'est pas un film ordinaire. Il hésite entre le ton du documentaire et la fiction où transparaît, dans une grande pudeur, le vide affectif des enfants. La nature s'invite dans ces parcours de vie chaotiques avec ses grottes semblables au ventre d'une mère et ses forêts épaisses et humides qui épuisent le corps juvénile des garçons. Eliú est un gosse de la campagne. Il a le visage éteint, on sent qu'il se préserve de la monstruosité du monde. La musique électronique accompagne le portrait sensible du jeune délinquant qui tente de se souvenir de ce qui l'a conduit à tuer un homme avec El Mono.

Andrés Ramirez Pulido saisit à travers sa caméra des visages adolescents expressifs. Le réalisateur les observe travailler, s'adonner à des thérapies aux relents spirituels, se livrer les uns les autres, comme si leur seule famille était désormais cantonnée à ces gosses prisonniers. De temps en temps, l'enfance resurgit dans des jeux d'eau. Le long-métrage rappelle, dans la manière dont les garçons sont filmés, les œuvres cinématographiques de Pasolini.

On ne saura pas si cet *Éden* est un paradis pour continuer à grandir quand on a commis le pire. **Le premier film d'Andrés Ramirez Pulido est une grande réussite, donnant à voir dans une mise en scène totalement maîtrisée un pan de la jeunesse désœuvrée de Colombie.** Il témoigne sans filtre de la nécessité pour tout pays qui se veut démocratique d'offrir à ses mineurs délinquants des conditions d'éducation et d'insertion sociale humaines et dignes.

Laurent Cambon